Benjamin LEDIN

Grappe
de
Sonnets Stéphanois

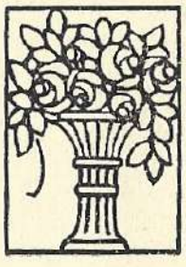
1925

Benjamin LEDIN

Grappe

de

Sonnets Stéphanois



1925

Il a été tiré de cet ouvrage 100 exemplaires numérotés à la presse, de 1 à 100, sur vergé bouffant de luxe.

Sonnet - Préface

A l'Ami B. LEDIN.

Ma préface, lecteur, va servir de rideau
Au théâtre où rangés dans l'ordre rectiligne
Les vers de vingt sonnets n'attendent que ton signe
Pour paraître sur scène et chanter aussitôt.

Prépare ton esprit au spectacle nouveau
Qu'à ton entendement ma parade désigne.
Ils honorent le nom de celui qui les signe
Ces poèmes qui vont monter sur le plateau.

Mais avant les trois coups que réclame l'usage:
(C'est-à-dire avant que tu ne tournes la page
Pour lire dans le texte un langage divin),

D'un parfait régisseur, ce tercet fait l'office.
Il annonce au public en quittant la coulisse:
« Vingt sonnets enchanteurs suivront ce sonnet vain. »

J. MONTAGNE.

Une Fleur

En souvenir de mon inoubliable compagne Félicie LEDIN.

J'ai porté, ce matin, une fleur sur ta tombe ;
Fleur unique, pour toi, mais aux tons éclatants.
Tout l'automne au déclin semblait se mirer dans
Le cœur de sa corolle aux reflets de colombe !

Elle était blanche, ainsi qu'une aube, lorsque tombent
D'un beau ciel en éveil des rayons d'or et blancs.
Mes doigts à la toucher te devinaient, tremblants :
Secret vivant d'amour, même quand tout succombe !

La fleur est le symbole éternel de la vie,
Fragile et renaissant ; innombrable et mortel,
Son âme de parfums a le sol pour autel !

Et vers l'azur profond, touchante symphonie,
Monte pieusement, la louange infinie
A ceux qui ne sont plus... à Toi qu'elle a bénie !

Not To Be !

A l'Ami MONTAGNE.

Sonnet qu'un soir je fis en causant avec vous.

Se sentir mollement glisser sur l'oreiller
De l'oubli bienfaisant, de l'apaisant silence !
Voir pâlir tour à tour nos désirs en démence ;
Descendre encor, toujours, plus bas et, les railler !

Nos jours furent cruels, si longs à s'effeuiller !
Le temps, maître indulgent, va nous passer quittance
De ce qui nous restait à payer d'existence.
Volupté de dormir pour ne plus s'éveiller !

Les yeux clos ; éloigné du mal en son tourment,
Et le cœur consolé, s'en aller doucement,
Vers l'auguste repos, excuse de la vie !

Not to be ! — Le moment fond dans l'éternité,
C'est l'ultime regret que nous avons jeté
Au terme bienheureux de la route suivie !

L'Ami

A MARINETTE.

Heureux ! qui, dans la vie et son fatal cortège
De désenchantements ; son cœur ayant frémi,
Peut se flatter bien haut, du rare privilège
D'avoir, un jour, trouvé ce trésor : un ami !

Lorsque l'âme fléchit sous le mal qui l'assiège,
Quand elle désespère et se brise à-demi,
C'est un confident sûr qui, de loin nous protège ;
Le malheur renaissant, enfin semble endormi.

La sincère amitié dure et jamais ne ment !
C'est dans l'adversité qu'elle existe vraiment
Pour nous environner d'une tendre assistance ;

Et si, parents, amis, s'éloignent tour à tour,
Nous laissant gémir seul jusqu'au déclin du jour,
De l'invisible ami nous sentons la présence !

Maman !

Aux Camarades du 102e.

Mon voisin de lit. Un gas taillé dans le roc
Des montagnes d'Auvergne, allant droit comme un soc
Hâlé, tanné, barbu, revenu du Maroc
Vétéran intrépide, invulnérable au choc.

Du premier jour il lutte en côte, en pays plat,
Dans tous les corps à corps ; mainte action d'éclat,
Le trouve son auteur ; quand un soir, un éclat
D'obus lui laboure le dos, le met à plat.

Ah ! l'horrible blessure ! Il en rit, se ménage ;
C'est miracle qu'il put échapper au carnage,
Car de l'atroce guerre il fut le rude amant ;

Et soudain le guerrier hardi de tout à l'heure
S'est attendri, cache sa face, il pleure... pleure ;
Puis d'une voix mouillée il murmure : Maman !

L'Infirmière

Au Bon Poète Louis PÉLAUD.

Le dernier pansement fait, le repas mangé,
Il va falloir dormir ; du moins ceux que la fièvre
Laisse en repos le soir... Ceux que la douleur sèvre
De sommeil, ont gémi, puis sur leur lit, bougé.

Le calme est descendu sur le dortoir rangé.
Patients tard venus et convalescent mièvre
Semblent ne respirer que d'une seule lèvre ;
Sous la veilleuse tremble un pan d'ombre allongé.

Un ange veille à tout, guette chaque besoin,
Une potion là, des tisanes plus loin,
A l'appel des blessés : Voici ! dit l'infirmière ;

Son pas est si léger qu'on n'entend aucun bruit ;
Dans le silence lourd d'une trop longue nuit,
Sa coiffe blanche met des ailes de lumière.

Travaille !

A mon Aimable et Distingué Confrère Jules TROCCON.

Écoute ! Autour de toi tout s'agite et bourdonne.
L'effort, rythme de vie, anime, soucieux,
Depuis le vermisseau jusqu'à l'astre des cieux :
C'est la loi du travail universelle et bonne.

Dès le tendre matin, la cloche au lointain sonne
L'angélus du réveil dans l'air silencieux ;
Appelant au labeur humain et précieux,
Chacun, petit et grand, n'en épargnant personne.

L'outil et le cerveau vont d'une allure altière,
Pour le bien de nous tous, transformer la matière,
Le travailleur qui crée ainsi est un géant.

Enfant, tu le seras ; l'âge seul t'en sépare ;
Que ton cœur valeureux, dès ce jour s'y prépare ;
Et qui ne produit pas est moins que le néant !

Sois Maître !

A mon Aimable et Distingué Collègue PIBAROT.

Sois béni ! Le travail t'a grandi comme un dieu.
Ce qu'il t'a révélé, c'est sa beauté féconde ;
Qui lui sait obéir, est le maître du monde,
Il est riche toujours et puissant en tout lieu.

Sur le sable des jours, dresse-toi, tel un pieu !
Maître dominateur de la terre et de l'onde,
Vois loin, vois haut, vois tout et commande à la ronde,
D'un destin triomphant sache accomplir le vœu !

Dans le sillon du temps, creusé bas, sème encore,
Pour ta postérité que l'instinct élabore ;
Récolte des trésors à pleine volonté.

L'homme en œuvrant, acquiert une âme universelle,
Et son bonheur jaillit ainsi qu'une étincelle,
Du choc de ses deux bras sur l'avenir dompté !

Votre Décoration

Au Vieil Ami GRIVOLLA.
Président de la Fédération des Œuvres Post-Scolaires.

Un point d'or apposé sur une belle page ;
Un « parfait » tout au bas d'un feuillet bien rempli,
Le devoir achevé, simplement, sans tapage,
L'acte de dévouement, chaque jour accompli.

Chevalier valeureux, fier d'avoir été page ;
Passé que rien de bas, ni de vil n'a pâli,
Grand effort consacré. Le travail anobli ;
Beau coucher de soleil sur une douce plage.

« C'est le soir d'un beau jour », mais un soir lumineux.
La juste récompense allant au vrai mérite ;
C'est l'effort triomphant, le sacrifice heureux ;

C'est le merveilleux fruit, doré, tombant de l'arbre ;
C'est l'ultime louange inscrite sur le marbre ;
Vos amis sont en vous ; vous la portez pour eux !

Le Ruban Honoré

A l'Ami PEYRACHE.

Te voici décoré du signe de l'honneur !
Un peu de ruban rouge : insuffisant insigne,
Pour qui sait que ta vie eut pour seule consigne,
La recherche du Bien, le culte du Labeur.

Ton sourire avisé, fleuri de bonne humeur,
L'accueille simplement, sans broncher d'une ligne.
Une pipe de plus, et voilà qui souligne
La bonne aubaine échue à l'aimable fumeur.

Laisse, laisse rougir, ami, ta boutonnière,
Elle proclamera la gloire rubanière ;
Tu la servis trente ans d'une égale ferveur.

Je sais ; ta modestie argumente et se blesse,
Mais le probe travail n'a-t-il pas sa noblesse !
Et pour toi ce ruban n'est pas une faveur.

A Ferdinand Buisson

Au Maître Vénéré

Maître ! Bravant le poids et les risques d'un âge
Qui semble démentir les morsures du temps,
Vous faites refleurir vos quatre-vingts printemps,
Embaumant les sentiers d'un noble et long voyage.

Vous vous donnez encore ! C'est là votre apanage ;
Le peuple s'enrichit de vos dons éclatants.
Car vous vivez pour lui, et lui vous dit : j'attends
D'être un jour digne enfin d'un si beau parrainage.

O maître ! Votre esprit généreux est le temple
Du droit impérissable et de la Vérité
Qui veut être servie avec sincérité.

Puissions-nous mériter de suivre votre exemple.
Le sommet fait grandir qui d'en bas le contemple,
Et l'avenir se donne à qui l'a mérité !

A Propos de l'Exposition d'Horticulture.

La Fleur que Nous Verrons un Jour

Au Bâtonnier Me PORTIER.

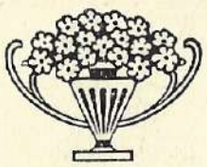
« Voici des fleurs, des fruits, des feuilles et des branches. »
P. Verlaine.

Une exposition ! J'en sors comme d'un rêve.
Les yeux encor ravis ; dans l'éblouissement
D'un paradis de fleurs, de parfum et de sève,
Hymne à l'effort humain, vainqueur en ce moment !

Jardin complet, divin, et que notre mère Ève
A l'autre eût préféré pour son bel ornement ;
Voici des fruits mûris ; voici du grain qui lève,
Du raisin mordoré, du blond et pur froment.

Mais la fleur est partout. Azur du myosotis ;
Et la rose incarnat qu'un frais feuillage abrite,
Faisant sa révérence à reine-marguerite.

Plus loin, le dahlia tantôt mauve et rubis,
L'œillet ; le géranium, sous le soleil éclate.
Mais quand, sur votre habit, sa corolle écarlate ?



N. B. — *Me PORTIER a été décoré depuis.*

Aux Amis des Muses

Au Maître Chansonnier J.-F. GONON.

Nous sommes, mes amis, les enfants du Caveau,
Celui de Béranger, Dupont, de Rémy Doutre ;
Leur esprit gronde en nous comme le vin d'une outre,
Ravivant les espoirs, en un monde nouveau.

Nous avons plus de cœur parfois que de cerveau,
Juste assez pour flétrir les cuistres, les Jean-Foutre ;
Rodin se fait pédant et, pour tromper, s'accoutre
D'oripeaux merveilleux, trop perfide drapeau !

Malgré tout, sous nos coups, le mensonge enfin râle ;
La chanson vengeresse est l'unique morale
Qui, pour nous, ses servants, dans la bataille vaut

Nous luttons en riant, car un bon mot fait balle ;
Le hideux moucheron fuit devant la cigale,
Amis, chanter c'est vaincre ! Amis, chantons c'est beau !

Sonnet de Noël

Mon royaume n'est pas de ce monde.
(L'Évangile.)

Jésus ! Doux rédempteur, puisque vous êtes né,
Dit le Verbe divin, touchant et délectable,
Vous, le Prince du Ciel, dans le fond d'une étable,
Symbole du rachat d'un peuple abandonné ;

Noël ! Je vais cherchant, pitoyable damné,
L'offrande du salut dans la paix véritable,
Et l'homme à l'homme uni devant la sainte table,
Rompant le pain d'amour que vous avez donné.

Hélas ! le monde encor traîne sa lourde chaîne,
De féroce égoïsme et de démente haine ;
Adorant le veau d'or qui le tient prosterné !

C'est en vain qu'en ce jour, un chant de délivrance
De vos temples jaillit : morte est son espérance.
Du berceau vers la croix, il s'en va consterné !

Maman !

En Hommage Respectueux à la Mémoire du Maître ANATOLE FRANCE.

Le Maître a rendu le dernier soupir en disant : *Maman !*
(Les Journaux.)

Alors le Maître aimé s'endormit doucement.
Sur sa lèvre pâlie, aux reflets de lumière,
S'épanouit soudain, courte, étrange prière,
Ce mot frais et brûlant, doux et sacré : Maman !

Maman ! Maman ! Maman ! Aurore de la vie,
Et qu'on répète encor lorsque vient son couchant ;
Refuge des vieux cœurs ; port de l'âme assouvie ;
C'est le verbe d'amour, éternel et touchant.

L'homme humble et le héros par instinct y reviennent ;
Comme au seuil de la mort, les plus grands se souviennent ;
Et même le génie en est toujours hanté.

Commencement et fin. Bienheureux qui s'y fie !
Bon Bergeret, c'est là toute philosophie :
Maman ! Nous le dirons face à l'éternité !

Xavier Privas

Prince de la Chanson

A l'Ami des Enfants ALFRED VERNAY.
Adjoint à l'Instruction Publique.

Un prince. Un prince amant de la noble chanson.
Un géant tout bonté, dont le grand cœur se donne.
De la plus humble muse, adorable madone,
Il exerce le culte et répand la leçon.

Privas chante. En sa voix, prestigieux frisson,
Passant du grave au doux, tout un essaim bourdonne :
Vers ailés ; rimes d'or ; rêve qui s'abandonne ;
Il sait verser la joie à grands flots, sans rançon.

Voici le *Testament de Pierrot,* puis, *Les Heures,*
Cœurs Amis, Le Foyer, C'est Toi Frère qui Pleures,
Sur la Route, A Qui Fait son Devoir, Le Sourcier ;

Cent couplets s'envolant, nous profusent leur charme ;
Là fleurit le sourire ; ici pointe une larme :
Tendres tressaillements sous un verbe d'acier.

Le Bon Droit

Aux Camarades Tisseurs Syndiqués.
A l'occasion de leur procès.

Le bon Droit ne connaît pas de défaite ;
il a toujours sa revanche.
Paul Boncour.

Le Droit est le fanion qui domine les flots,
Quand, planant sur le mât de la frêle nacelle,
Tel qu'une aile de flamme, ardent, il étincelle,
Et montre ainsi la route sûre aux matelots.

En dépit des récifs, à travers les îlots ;
Sur la mer agitée où la mort se décèle ;
Et lorsque l'ouragan l'assaille, le harcèle,
On l'aperçoit encore, claquant, dans les sanglots.

Dans l'effroi du malheur, le jour, enfin décline ;
Serait-il donc vaincu ? Voyez comme il s'incline,
Entraînant, relevant son esquif, tour à tour ;

Non ! Non ! car sa constance a lassé la tempête ;
L'équipage est sauvé ; qu'il relève la tête !
Acclamant du Bon Droit, le triomphal retour.

Simonne

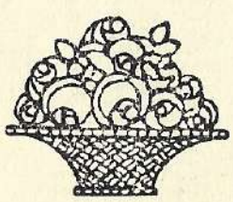
A Mon Éminent Ami GRIVOLAT,
au Papa, à la Maman et aussi à la Petite Grande Sœur de SIMONNE,
ce Modeste Sonnet.

Chut !... Messieurs parlez bas ; car dans le voisinage,
Repose, les yeux clos, sa ...frêle Majesté.
Son nom ? Vous le saurez tout à l'heure, à côté ;
En tous cas, c'est celui d'un gentil personnage.

Ah ! voilà, l'on voudrait aussi savoir son âge.
Un printemps. Non pas même. Une aube, une clarté :
Sept mois ! Un frais matin, digne d'être fêté ;
L'heureuse vie enclose en un tendre visage !

Ce berceau ? C'est son trône, humble, mais triomphant.
Saluez ! Devant vous est notre reine-enfant.
Chut ! redit la maman, grave, et qui nous sermonne ;

Tandis que le soleil descend en ostensoir,
Ses rayons adoucis, dans la splendeur du soir,
Viennent auréoler le front pur de SIMONNE !



Le Désir

A M. LEGRIS.
En cordial hommage.

Le désir rôde sous ma peau,
Perfide, à l'affût de mon âme ;
Il me lancine de sa lame ;
Mon cœur saigne comme un drapeau
Rouge que la Révolte acclame :
Martyr de l'amour, de la femme ;
Le désir rôde sous ma peau !

Le désir flambe sous ma peau,
Mon sang n'est qu'une ardente braise
Je pantèle dans la fournaise ;
Enfer charnel, cruel et beau !
Vos baisers, Charlotte et Thérèse
Sont de feu. Brûlez à votre aise !
Le désir flambe sous ma peau !

Le désir est mort sous ma peau,
Tué par trop de véhémence,
Avec ma jeunesse en démence,
Dont il ne reste qu'un lambeau.
Que plus jamais ne recommence
L'atroce et divine romance.
Le désir est mort sous ma peau.

La Pluie

A MONTAGNE. A J. MERLAT.

Du ciel bas et grisâtre, il pleut.
Gouttes mornes et larmes d'eau
Qui sur mon cœur font ; do !... do !... do !...

Et sur le pavé vleu !... vleu !... vleu !...
Brouillard partout. Pas un coin bleu.
Ma pensée est sur un radeau,
Humide pour y voir un peu !...

L'horizon blafard se dépouille
Des clartés qui filtraient d'en haut ;
Le corps se mouille, mouille, mouille.

Il tombe des frissons, des gouttes,
Des petites, des grosses... toutes :
Perçant l'esprit, noyant le dos.

La Punaise

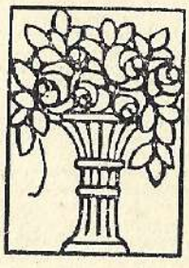
Au Poète Ad. CLERC.

Je venais de m'étendre bien douillettement,
Seul entre deux draps frais fleurant la marjolaine ;
Le lit était de bois, le matelas de laine,
Et l'oreiller fondait sous mon chef, mollement.

J'étais seul, ai-je dit, en solitaire amant
Qu'aurait abandonné l'ingrate Madeleine ;
Seul comme l'océan, la montagne et la plaine
Qui déroulent leur solitude infiniment !

Mille étoiles me souriaient au firmament.
La brise me comblait d'indicibles caresses,
Étranges frôlements, langoureuses tendresses...

Ah ! le plaisir divin ! Oh ! le tendre tourment !
La volupté me mord !... Je vais en mourir d'aise !
Quand je m'éveille... Horreur ! C'était une punaise.



Imprimé sur les presses des
Ateliers PIERRE LACROIX,
à Saint-Étienne.

Imprimé sur les presses des
Ateliers Pierre LACROIX,
à Saint-Étienne.